John O'Malley, What happened at Vatican II?

Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press, 2008, 380 p.

François Weiser

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/22935>

DOI : 10.4000/assr.22935

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2011

Pagination : 241

ISBN : 9782713223273

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

François Weiser, « John O'Malley, What happened at Vatican II? », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 156 | octobre-décembre 2011, document 156-86, mis en ligne le 16 février 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/22935> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.22935>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

John O'Malley, What happened at Vatican II?

Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press, 2008, 380 p.

François Weiser

RÉFÉRENCE

John O'MALLEY, What happened at Vatican II?, Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press, 2008, 380 p.

- 1 La profusion actuelle des colloques et des publications sur Vatican II, loin de se faire dans l'unanimité, dessine une mobilisation d'une ampleur peu commune pour dire aujourd'hui la vérité de l'événement conciliaire. Une intervention de Benoît XVI à ce sujet, en décembre 2005 (discours du pape à la curie romaine du 22 décembre 2005), opposait une herméneutique de la continuité à une herméneutique de la rupture. Son passage consacré à la réception de Vatican II a attiré l'attention sur les tensions autour de la captation éventuelle de l'héritage du concile. Qui saura s'approprier l'énoncé de la vérité historique sur le concile alors que bientôt cinquante ans nous séparent de son ouverture ? Enjeu intra-ecclésial certes, mais aussi extra-ecclésial, dans la mesure précisément où est posée, au moins par les institutions ecclésiales, la question de la possibilité même pour les historiens de saisir la vérité de l'événement.
- 2 L'ouvrage de John O'Malley, jésuite, enseignant à Georgetown University, a le grand mérite, tout en énonçant clairement la posture qui est la sienne, d'entrer dans la mêlée avec originalité, finesse, érudition et hauteur de vue. Illustrant à sa façon le choix résolu de la fidélité à la neutralité axiologique censée être le propre de tout chercheur, il refuse de nommer les participants au Concile en termes de libéraux ou progressistes d'un côté, ou conservateurs et réactionnaires de l'autre. Il ne nie pas la forte polarisation de l'espace théologique constitué au moment du concile, mais, à partir de l'étude des minorités/majorités qui se dégagent lors des votes réalisés à chaque session, il préfère analyser les catégories mobilisées par les protagonistes, catégories

construites par rapport à des théologies et des récits historiques divers, des narrations parfois divergentes de leur histoire passée et de leur patrimoine commun.

- 3 Dans une première étape, il s'efforce de donner une profondeur à l'événement conciliaire. Pour cela, il l'analyse par rapport à différentes échelles de temporalité. La longue durée (depuis le premier concile, celui de Nicée, en 325) met en valeur une grande diversité de situations (depuis les premiers conciles, grecs, orientaux, locaux, jusqu'aux conciles latins, occidentaux, et de plus en plus « pontificaux », en ce sens qu'ils étaient dominés par le pape, progressivement, à partir du XI^e siècle). Le temps moyen du « long dix-neuvième siècle », entre la Révolution française et la crise moderniste, est celui d'une hostilité croissante entre l'Église et le monde moderne. Il est le moment par excellence d'un rejet par l'institution de deux ennemis majeurs ou identifiés comme tels, le libéralisme et l'historicisme. Enfin, le temps court est celui de l'immédiat après-guerre : avec des changements majeurs à l'échelle de la planète, la décolonisation, la menace d'une guerre nucléaire, il y va pour l'Église d'une certaine réconciliation avec l'idéal démocratique et la méthode historique. Cette première approche a le grand mérite de donner à l'opposition entre la continuité et la rupture un contenu historique riche.
- 4 Le deuxième moment de son analyse, fort heureusement articulé au premier, vise à souligner la singularité de Vatican II : au-delà des conditions historiques nouvelles qui en font le premier concile d'un monde globalisé (ce que rend visible la présence d'un épiscopat venu du monde entier), O'Malley montre comment c'est dans son genre, son style, son langage et ses valeurs que le concile se distingue. Genre classique dans la littérature, mais nouveau pour une telle réunion, le panégyrique (ou genre épидictique) remplace pour la première fois le genre juridique jusque-là emprunté aux assemblées romaines, ou aussi bien le genre dialectique (ou scholastique) visant à démontrer une vérité. À cette rhétorique de l'invitation, et non plus de l'interdiction ou de la définition (celle des canons) correspondent un vocabulaire et un style renouvelés : vocabulaire de l'horizontalité, de la réciprocité, du dialogue, de l'intériorité et de l'humilité. Rien de nouveau pour le catholicisme, précise-t-il, mais bien un événement à l'intérieur d'un concile. Ce qui l'amène à réfléchir à Vatican II comme un événement de langage. Le déplacement dans le genre, le style et le vocabulaire signifie et réalise un déplacement, une conversion même, vers un modèle dialogal nouveau, dans lequel, par exemple, la liberté religieuse, la reconnaissance des autres confessions chrétiennes, ou le souci pour le monde trouvent place, non plus sur le mode de l'anathème, mais bien sur celui de la confiance.
- 5 À partir de là se dessinent pour l'auteur les critères d'une herméneutique pertinente de l'événement. Il y en a au moins deux. D'une part, on l'a vu, son genre, inédit, définit pour l'Église un « esprit » nouveau. Celui-ci n'est pas un vague horizon indéterminé, ni même une reconstruction a posteriori des intentions supposées des évêques, mais bien une « réorientation constante, cohérente et vérifiable » de la pensée de la majorité (p. 310). D'autre part, les textes produits par le concile, seize documents aux statuts différents (constitutions, décrets, déclarations, soit un ensemble plus vaste que tout autre concile dans l'histoire), ne se comprennent pas sans le recours à une certaine intertextualité qui les relie. Au-delà de la cohérence et de l'unité singulière de ces documents (parfois au prix de répétitions ou redondances entre les textes), la clé de lecture de leur intertextualité engage à une réception qui ne peut pas leur faire dire n'importe quoi. Échappant au mirage de la lettre seule des textes, isolée du contexte et

des conditions de production du corpus conciliaire, l'intertextualité, comme la prise en compte de « l'esprit » du concile, conduisent à discerner les critères de validité d'une herméneutique qui permet d'interpréter Vatican II.

- 6 Que s'est-il passé à Vatican II ? Le concile est-il celui du changement, ou de la continuité ? Pour montrer le peu de pertinence de cette question, et s'appuyant sur de nombreux exemples, dans l'histoire de l'Église comme dans celle plus circonscrite du concile, O'Malley souligne à quel point ce mot de « changement » et son usage constituent surtout un marqueur politique qui fait toujours système avec des pôles de valorisation/dévalorisation des discours théologiques dans chaque moment historique. On peut aussi bien parler de « changement » pour disqualifier un texte, que de « tradition » pour justifier un changement. Dans cette pratique du mot « changement » (« changement » ou « changer » reviennent au moins quatre-vingt-seize fois dans le texte de O'Malley, en rapport avec le concile), la meilleure garantie pour un groupe de Pères de promouvoir un changement est de l'inscrire dans l'autorité d'une pratique antique. Cela, majorité et minorité l'ont bien compris. Ainsi s'explique l'omniprésence au concile du triptyque, *aggiornamento*, ressourcement, développement, omniprésence dans le vocabulaire, mais également dans les transformations des méthodes comme des représentations des uns et des autres. Le ressourcement n'est pas un idéal spirituel vague, mais bien le choix d'une réflexion qui puise aux sources bibliques et patristiques. En ce sens, le ressourcement est une réappropriation radicale de la tradition qui conduit les Pères aux débats les plus vifs sur les changements à proposer pour l'Église du ^{xx}e siècle (on ne le voit que trop dans le cas du débat sur la collégialité).
- 7 En somme, ce que cette approche révèle, ce n'est pas tant ce que le concile aurait changé (car beaucoup de conciles ont changé quelque chose), mais la prise en compte du fait qu'il y a à réfléchir l'affinité entre la foi et le changement, parce qu'un des dogmes de la foi chrétienne concerne bien une révélation qui a lieu dans l'histoire. Comment une Église pourrait-elle à la fois tenir cette affirmation centrale et dans le même temps se penser comme une institution anhistorique, dont les pratiques et l'inscription dans l'espace social seraient indifférentes à l'histoire en cours (cf. le débat sur *Dei Verbum*, p. 227) ? Au moment du concile, c'est donc bien la même foi qui est évidemment confessée, prônée, déclarée, mais selon un paradigme différent. Ce paradigme n'est pas énoncé dans les documents conciliaires en tant que tel, mais il est présent partout.
- 8 C'est là ce que l'auteur appelle les « problèmes-sous-les-problèmes » traités par le concile. Ils sont trois, et sont inséparables dans la mesure où ils font système. D'abord, que signifie pour l'Église la possibilité même du changement ? Ensuite, que peut être en Église la relation centre-périphérie ? La collégialité, pour n'évoquer qu'elle, est-elle une nouveauté, aux relents de conciliarisme, ou bien est-elle une modalité de la construction de la primauté, et même de l'infailibilité, conçues non plus comme pouvoir sur mais comme pouvoir s'appuyant sur, et exprimant l'unité du corps ecclésial ? Enfin, dans quel style l'Église peut-elle s'exprimer, et en quoi cette expression n'est-elle pas un accessoire de la foi, mais bien plutôt l'expression ultime par l'Église des valeurs internes qui la constituent, à partir du Dieu dont elle dit qu'il la fonde ?
- 9 Étudiant à Rome au moment du Concile, John O'Malley ne cache pas sa fascination pour l'éthos nouveau qu'il dit avoir vu à l'œuvre au moment du concile, une attitude fondée sur le dialogue, dialogue à l'intérieur de l'Église, dialogue avec les autres croyants,

dialogue avec le monde. Pour lui, s'il y a une nouveauté, elle réside évidemment non pas dans une réinvention de la foi par l'Église réunie dans ce débat singulier, au début des années soixante, mais dans le déploiement et la célébration d'un style nouveau. En inscrivant cet événement dans la perspective de plusieurs échelles temporelles, l'auteur nous semble dégager de façon convaincante des critères pour une herméneutique du concile. On a insisté ici sur ces aspects. Mais le lecteur qui chercherait dans cette lecture une brève histoire du concile, de ses quatre sessions, trouverait également à s'instruire : s'appuyant à la fois sur les actes du concile et sur les principales études historiques, ce livre offre aussi un récit dense et bien articulé, sans surprise, de « ce qui s'est passé à Vatican II ». À noter qu'une publication en langue française est attendue à l'automne 2011, aux éditions Lessius (Bruxelles).